



442ème RUE

Newsletter à géométrie variable et parution aléatoirement régulière

N° 135

442ème RUE LE LABEL

- RUE 001 = **SALLY MAGE** (Single 2 tracks)
Punk-rock-garage - Green vinyl
- RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (Single 2 tracks)
Iggy Pop covers - Green vinyl
- RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (Single 2 tracks)
Noisabilly - Pink vinyl
- RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (Single 2 tracks)
Class rock - Blue vinyl
- RUE 005 = **Johan ASHERTON** (Single 2 tracks)
Lightning pop - White vinyl
- RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (Split EP 3 tracks)
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl
- RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND** (LP
16 tracks)
16 bands covering 007 themes - Picture disc
- RUE 008 = **The DIRTEEZ** (Single 2 tracks)
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl
- RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the Outland
(CD 12 tracks)
Roots-rock'n'roll on stage
- RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (EP 4 tracks)
60's-garage - Black vinyl
- RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)
24 rock'n'roll bands with guitars
- RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (EP 4
tracks)
4 bands loving the Fab Four - White vinyl
- RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (Split EP
3 tracks)
Power punk vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles
- RUE 016 = **Les MARTEAUX PIKETTES** (EP 4 tracks)
Punk-rock'n'roll-garage 77 - Picture-disc
- RUE 017 = **CHEWBACCA ALL STARS** (Single 2 tracks)
Punk'n'soul to let the girls dance - Green vinyl
- RUE 019 = **K-SOS** : Soif de libertés (CD 8 tracks)
Punk-rock antifasciste
- RUE 020 = **The FROGGIES** : Leather and lace - An anthology of the
Froggies (CD 24 tracks)
Reissue 2 LP's on 1 CD. 80's french power-pop. Johan Asherton's
first band
- RUE 021 = **SPERMICIDE** : Drunk'n'roll (LP+CD 11 tracks)
High energy power rock'n'roll from France. Covers of Black Flag,
Chron Gen & Motörhead - Red vinyl
- RUE 022 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Best of the first
five (LP 14 tracks)
High energy power rock'n'roll from Sweden - Dark grey vinyl
- RUE 023 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Live at Rockpalast
(LP 14 tracks)
Live in Germany. Covers of Misfits and Bruce Springsteen - Black
vinyl
- RUE 025 = **R'n'C's** : When the cat becomes a tiger (LP+CD 16 titres)
Fast rock'n'roll. Covers of MC5 and Sex Pistols

442ème RUE
64 Bd Georges Clémenceau
89100 SENS
FRANCE
(33) 3 86 64 61 28
leo442rue@orange.fr
<https://la442rue.com>

Greetings :
Les LEZARDS MENAGERS
K-PUN
PRESIDENT DOPPELGANGER
Joey SKIDMORE
Mr BEAT-MAN
Josef SETEK
VINCENT (Mass Prod)
LUCILLE (Lefte Ericsson 😊)

RIP :
Hilton VALENTINE
Gerry MARSDEN
Michael APTED
Julie STRAIN
Sylvain SYLVAIN
Phil SPECTOR
Jimmie RODGERS
Larry FLINT

Vendredi 19 février 2021 ; 16:43:25
Fast time

La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

La "442ème Rue" à la radio ? Oui, c'est possible ! Avec pas moins de 3 émissions.
"442ème Rue", tous les mardis, de 18h30 à 21h.
"ABC Rock" (le rock de A à Z), les 1er, 3ème (et éventuellement 5ème) mardis du mois de 21h à 23h.
"Best of 442ème Rue", les 2ème et 4ème mardis du mois, de 21h à minuit.
Ca se passe sur le 94.5 de Triage FM, à Migennes (Yonne).
Et sur Internet : <http://www.triagefm.fr>



ABONNEZ VOUS !

Le fanzine est gratuit, mais vous pouvez vous abonner en participant aux frais d'envoi.

Le principe est simple, vous envoyez la somme que vous voulez (en chèque ou en espèces bien planquées), et vous recevez la "442ème RUE" jusqu'à épuisement de votre crédit en frais postaux.

FORMATS COURTS

NUCLEAR BANANA PROJECT : Scooter girl (CDS demo)

A côté de sa carrière solo (et son parcours de réalisateur) et sa participation au groupe Red-Headed League, Joey Skidmore vient de se lancer dans une nouvelle aventure, Nuclear Banana Project. Rien que le nom est déjà tout un programme, le genre de patronyme que j'affectionne tout particulièrement, entre humour second degré et dadaïsme intègre. De quoi se réfugier derrière un paravent de bon goût et de volupté sémantique. D'autant que ce groupe n'est pas n'importe quoi, et n'a pas été formé avec n'importe qui. C'est même une sorte de super-groupe, qui fait preuve de tout sauf de renonciation, puisque, outre notre vieil ami Joey, on y trouve Tony Valentino (Standells), Elan Portnoy (Fuzztones, entre beaucoup d'autres), Eric Ambel (Del-Lords, déjà entendu sur quelques enregistrements de Joey par le passé) et Pascal Manganaro (Fossoyeurs et Marteaux Pikettes, la french touch de cet attelage pour le moins sémillant). L'acte de naissance du groupe est cette démo 2 titres plutôt affriolante. Avec le passé de tous ces argousins, l'ambiance est au psyché-garage coloré et parfumé. Une démo parfaitement calibrée, avec un original et une reprise. "Scooter girl" est une ritournelle power-pop acidulée, au refrain entêtant et à la mélodie goûteuse, le truc idéal à reprendre en chœur. Quant à "Tell me", des Rolling Stones, on ne s'étonne pas de la trouver au programme, compte tenu du pedigree de cette petite bande, dans une version dilettante et fine gueule qu'on ne manquera pas d'écouter à l'apéro, entre les bols de cacahuètes et de pistaches. Irradié le groupe ? Je ne sais pas, mais qui vous file la banane, c'est indéniable.

NASDAQ : Young professional (CDEP autoproduit)

Vue du point opposé de la planète, la Nouvelle Zélande ne semble pas être le pays le plus capitaliste du monde (sauf si on évoque la filière ovine), c'est pourtant à Auckland que trois boursicotiers musicaux viennent de former NASDAQ, un groupe à la gloire du profit, des marges et de l'exploitation financière. Comme quoi faire simultanément de l'OPA et de la musique ne semble pas si incongru. S'affublant des doux noms de Dow Jones, JP Morgan et Goldman Sacks, nul doute que le trio va voir se fortifier ses actions auprès de quelques petits porteurs garage-punk. Entre stock-options et primes de départ défiscalisées, nos trois affairistes ont troqué le costume-cravate du trader contre celui, plus trendy, du revivaliste sixties tendance Medway, quelque part entre les Fleshtones et les Headcoats, avec de fortes hausses d'indice dues à la concurrence des Cavemen (des pays) ou des Scanners. A moins que tout ceci ne soit que pur bluff, histoire de faire monter les cours de leurs portefeuilles. Même si, en écrivant cette chronique, j'ai conscience d'être en plein délit d'initié. Du coup, en la lisant, vous aussi, comme ça je ne tomberai pas tout seul.

NAVE & the GHOST COLLECTORS : Nave & the Ghost Collectors (CD autoproduit)

Aujourd'hui, jouer du blues revient souvent à donner dans le pillage systématique et circonstancié d'un style parfois un peu trop galvaudé. Il ne suffit pas de balancer ses 12 mesures, comme par obligation, sur un rythme lent en grimaçant comme si l'on était passé à la question pour faire du blues, encore faut-il aussi en ressentir tous les effets. Pas non plus besoin d'être noir et descendant d'esclaves pour en faire ressortir toute la substantifique moelle. Nave & the Ghost Collectors sont d'ailleurs à l'opposé de cet archétype, puisque le quatuor est originaire de Bergen, en Norvège. Les Vikings aussi peuvent pleurer leur race, question de motivation. Il s'agit ici du premier album du groupe. En 8 titres, Nave & the Ghost Collectors font preuve de bon esprit musical, peinturlurant leur blues de rock ou de soul selon l'envie. Mais le point fort du gang reste l'harmonica chafouin qui vient enluminer quelques morceaux. Pas tous, ce qui fait qu'on reste un peu sur sa faim à ce niveau là, ce qui contrarie un tantinet l'amateur que je suis, mais bon, un groupe n'enregistre pas un disque pour mon seul plaisir personnel, je peux le comprendre. Les thèmes d'inspiration de Nave & the Ghost Collectors sont plutôt variés, entre l'hommage à la sonde Voyager 1 ("Pale blue dot"), premier objet humain à être sorti du système solaire, et l'auto-flagellation d'un salopard de politicien ("I'm a corrupted politician", ce qui ressort du pléonasme), en passant par la vision de la vie de Platon ("Shadows") ou le désir et le sexe ("Hit the flame", "One of a kind"), moteurs essentiels de la pensée humaine, avec la bouffe, non abordée ici, le cheminement intellectuel du groupe est assez éloigné des basiques préoccupations adolescentes qui sous-tendent une large part de la planète rock, sans qu'il n'y ait d'ailleurs rien de péjoratif dans cette remarque, la fête, les filles et la bibine restent, à mes yeux, des thèmes philosophiques fort acceptables, voire

recommandables. Ca n'est tout simplement pas la vision de Nave & the Ghost Collectors, qui envisagent même leur musique comme une sorte de concept globalisé, le chanteur Nave s'étant créé un double virtuel, le Ghost Collector, héros de leurs clips, à l'ambiance surnaturelle et métaphysique, où la chasse au fantôme ou au démon devient une forme d'art à part entière. Il n'y a pas à dire, ces gens-là savent vous captiver et vous intéresser à leurs petites aventures, musicales ou visuelles. Sans avoir l'air d'y toucher, sans donner dans la grandiloquence, sans se prendre pour le nombril du monde. Une démarche qui m'agrége complètement.

DEGURUTIENI : Dark mondo (CD, Voodoo Rhythm Records)

Putain, heureusement qu'il existe encore de doux dingues dans ce monde si aseptisé, tellement aseptisé d'ailleurs qu'on n'est même plus capables de s'auto-immuniser contre un virus sans qu'il faille désormais avoir recours à la chimie pour tenter de remplacer nos défenses naturelles, désarmées par toutes les saloperies médicamenteuses et antibiotiques qu'on nous injecte dès la naissance, et bientôt directement au stade de foetus si ça continue. Degurutieni se fout de tout ça, lui qui est né au Japon, pays qui a payé assez cher la folie scientifique qui s'est emparée de l'humanité. Certes, Osaka, là où le bonhomme a vu le jour, n'a pas reçu la bombe atomique sur le coin du museau, mais les nuages atomiques ne se sont certainement pas contentés de rester bien sagement au-dessus d'Hiroshima et de Nagasaki, ils se sont forcément égaillés aux alentours. Il n'y a que cette burne de Sarkozy pour croire que les miasmes de Tchernobyl ont été arrêtés par le Rhin. Tout ça pour en arriver à ce disque de Degurutieni, qui nous prévient d'emblée, il fait une musique terroriste pour humains terrorisés. Perso, je m'en fous, rien ne me fait peur, ni une troupe de barbus illuminés, ni une bactérie mutante, alors encore moins un type un brin fêlé du bocal. Au contraire, ce genre d'individu, a priori, me serait même plutôt sympathique. Raison de plus pour jeter une oreille sur le jazz déglingué de Degurutieni, sorte de Tom Waits qui aurait fait une overdose de bonbons Haribo, genre de Nick Cave qui se serait gavé de saké de contrebande, espèce de Captain Beefheart qui aurait abusé de la vache folle. Degurutieni semble avoir fait le serment de faire de la musique avec tout ce qui lui tombe sous la main, de préférence les plus improbables des ustensiles, instruments-jouets, matériel récupéré en déchetterie, lecteurs cassettes ou tourne-disques réformés, jusqu'à son téléphone portable (de loin le plus moderne de ses petits bidules) avec lequel il enregistre tout qui lui passe entre les pavillons. Après, il lui suffit (hum, facile à dire) de mixer tout ça, et de rajouter de vrais engins dignes d'être appelés instruments de musique, avec une préférence pour les cuivres disloqués et cabossés, lui-même jouant, parfois, de la guitare ou des claviers façon one man band dézingué, en n'oubliant pas, de ci de là, un accordéon, un violon, un sitar, un métallophone, une scie, une machine à écrire, et tout un tas de machins dont il vaut mieux ne pas savoir d'où ils proviennent, tant ils nous rappellent plus la quatrième dimension que la vie domestique. Une musique qui pioche autant dans le jazz que dans le cabaret berlinois, dans le blues que dans l'avant-garde, ce qui vaut à Degurutieni de jouer quasiment partout où on veut bien de lui et de ses zigouigous, ou partout où il s'impose, dans la rue comme dans les galeries d'art, dans les bars comme dans les théâtres, il est même capable de se produire dans une vraie salle de concert, c'est pas dingue ça ? Depuis une quarantaine d'années qu'il pratique l'explosion sonore, Degurutieni ne sort ses disques que sur des micro-labels dont on se demande s'ils ne sont pas créés uniquement pour faire paraître un de ses opus avant de retourner au néant. En conséquence, ils sont quasiment introuvables. Cet album est sa première "oeuvre" d'importance, en fait une compilation de titres enregistrés en 2010 et 2014, augmentés de cinq nouveautés. Ce qui ne veut pas dire grand-chose, sa musique étant complètement atemporelle. On ne peut guère qualifier Degurutieni de rigoureux, sinon dans sa folie créatrice, sa démesure musicale, son bidonnage sonore, un oxymore à lui tout seul. Si un jour vous croisez sa dégaîne de mafieux des années 30, ne fuyez surtout pas, il est votre ami, pour peu que vous ayez un minimum de curiosité dans votre besace.



JINA HUDBA - CZECH EXPERIMENTAL AND PROGRESSIVE COMPILATION (2 LP, Dysphoricam Audio Productions - dysphoricam.cz)

La République Tchèque, déjà du temps où le pays appartenait au bloc de l'Est, a toujours eu tendance à ne pas faire de la musique comme tout le monde. Dans le domaine classique, prenez un compositeur comme Anton Dvorak, pourtant affilié au courant romantique, voilà un homme qui n'a pas hésité, à se laisser influencer par le folklore tchèque aussi bien que par certaines musiques populaires américaines, dont les negro spirituals. C'est d'ailleurs à New York qu'il a composé son universelle "Symphonie du Nouveau Monde". En 1968, dans le prolongement du Printemps de Prague, un groupe comme the Plastic People Of The Universe n'hésitait pas à braver la censure soviétique et communiste, et donc à subir les affres de la prison, avec son rock expérimental à la Frank Zappa/Velvet Underground. Quelques décennies plus tard, le pays reste l'un des berceaux les plus dynamiques de nombreuses formes de musique expérimentale. Dans ces colonnes, j'ai déjà chroniqué notamment les disques de Eine Stunde Merzbauten, à la musique fort peu diplomate. Cette compilation s'inscrit dans cette tradition. Il s'agit de la première production d'un jeune label, Dysphoricam Audio Productions, basé à Brno. Un label qui a décidé de se spécialiser dans ce genre d'exercice, la compilation, plutôt que dans les albums balisés et définis. Mais ces compilations présentent néanmoins du matériel original, conçu pour l'occasion. Ce premier effort nous donne à entendre 8 groupes tchèques, 2 par face, originaires de tout le pays. Leurs péripéties musicales hétérogènes les ayant réunis dans ce pot commun. Le concepteur du projet, Josef Setek, ci-devant boss du label, et responsable du graphisme, ayant même poussé le schème jusqu'à unir ces groupes 2 par 2, sous un thème commun, chaque face de chaque disque s'opposant ainsi à l'autre, le texte face à la liberté instrumentale, le métal face au café. Quitte à faire oeuvre originale, autant se démarquer carrément du tout venant avec une pensée aussi surréaliste qu'une abstraction philosophique, et Kant qui s'en dédit. Musicalement, les 8 groupes parcourent un large spectre sonore, le kraut-core de Balchut (Brno), intense et névrotique, le free-jazz de Masaz (Prachatice), dont plusieurs membres viennent du grind-core, avec 12 titres très courts inspirés des 12 mois de l'année, la noise industrielle de Ohne Stunde Minuten (Most), énième avatar de Eine Stunde Merzbauten, lui-même évolution de Napalmed, le math-rock de Ea (Sucha), sorte de soul introvertie, le math-core de Mankurt (Lazne Bohdanec), dont les 2 titres sont leurs tous premiers enregistrements, le death-métal avant-gardiste de Duobetic Homunkulus (Brandys nad Labem -Stara Boleslav), lui aussi issu du grind-core, décidément, le free-jazz grind de Massola (Ostrava), un insolite duo saxophone-batterie, le doom-sludge-jazz de Nachttante (Brno), très lent et très sombre. Il y en a pour tous les goûts, surtout les plus aventureux, le tout livré sous une superbe pochette ouvrante avec un insert de présentation des groupes joliment chantourné, et tiré à 500 exemplaires seulement. Quand le ramage se rapporte au plumage, et inversement.

WHEN THE PUNX ARE UNITED (2CD, Histron Records)

Alors, ne vous précipitez pas chez votre disquaire favori pour trouver cette compilation. D'abord parce qu'il y a des chances qu'il n'y en ait plus près de chez vous, je sais de quoi je parle, vivant moi-même dans une zone musicale sinistrée. En plus, par les temps qui courent, même si vous en avez un dans le voisinage, il est probablement fermé par édit royal macroniste, la musique n'étant pas essentielle dans notre pays, pas plus que la culture en général. Comme pour pas mal de procédures désormais, il vous faudra passer par Internet, à condition que vous n'habitez pas dans une zone blanche, ce qui est toujours possible. Oui, on vit dans un pays de conte de fée. C'est donc sur le Bandcamp du label Histron Records que cette compilation est disponible. Le label est basé à Clermont-Ferrand, et, s'il a décidé de sortir cette anthologie, c'est pour aider à financer le réseau "Rajcol", qui rassemble diverses structures militant contre la répression et les violences policières. La compilation est en vente à prix libre, à vous de jouer de la carte bancaire. "When the punx are united" propose 45 groupes, pour autant de morceaux. Tous ces groupes ont été programmés en concert par Histron entre 2018 et 2020, puisque c'est l'une des activités principales de l'association, en plus de la production de disques. Au sommaire, du punk, du punk et encore du punk, avec les 45 nuances de noir qui vont bien, comme l'illustre idéalement le titre de cette sélection. L'occasion, comme c'est mon cas, de découvrir pas mal de ces coteries, aux côtés de patronymes plus familiers, comme Attentat Sonore, xBreakout, Dirty Rodeo, Geranium, One Burning Match (partie prenante de l'activisme de Histron), Union Jack, Verbal Razors. Pour vous goinfrer de guitares saturées, de rythmes pugnaces et de mélodies

insoumises (bien que Mélenchon n'ait rien à voir là-dedans) pendant plus de 2 heures, c'est nickel, même si vos voisins ne vous diront pas forcément merci, mais depuis le temps, je suppose qu'ils commencent à être habitués, non ?

TOP SECRET : Top Secret (CD, Joe Cool Records)

Serait-ce là le secret le moins bien gardé de la scène punk hexagonale ? En tout cas, pour cachottiers qu'ils se prétendent, les membres de ce groupe lyonnais font quand même pas mal de barouf, largement de quoi alerter l'entourage sur leurs petites activités sonores. On a connu des espions plus discrets, James Bond mis à part. Top Secret est l'un des nombreux projets de Seb Radix. Pas trop passe-partout non plus comme pseudonyme pour quelqu'un qui veut cacher son identité. Il n'est pas près de faire carrière au MI6, à la CIA ou au KGB le gonze. Encore n'est-il pas exclu que ce soit son vrai nom, allez savoir, ça pourrait être un bon moyen pour brouiller les pistes et égarer les limiers lancés à ses trousses. D'ailleurs, histoire de déboussoler un peu plus le tout venant, ce premier album de Top Secret n'est même pas sorti officiellement, tout en étant sorti quand même. Je commence à avoir mal au crâne à écrire cette chronique, je m'y perds un peu moi-même. Je m'explique, ou du moins j'essaie. Le bazar devait sortir normalement, en vinyl ou en CD, qui peut savoir, mais avec le merdier dans lequel nous sommes embourbés depuis un an, le complot a été éventé, et le plan de démolition sonore passé par pertes et profits. Mais comme Top Secret a décidé, malgré tout, de continuer à harceler son monde, ça semble être quand même sorti... en cassette. Bougez pas, je me prends une aspirine et je reviens. Là, ça va mieux. Où en étais-je ? Ah oui, Top Secret. Ne vous réjouissez pourtant pas trop vite si vous êtes allergique au punk-rock grognon et teigneux, vous n'êtes pas sorti des ronces pour autant, puisque le groupe a déjà un second album sur le feu. Ah ah ! Vous ne vous y attendiez pas à celle-là hein ? De vrais fourbes les garennes. En revanche, si vous êtes amateur de sonorités punk, avec de délicieuses fragrances hardcore pour vous titiller l'enclume et le marteau, sans vous triturer l'étrier avec trop de complexité, tachez de mettre une paluche ou deux sur ce premier album-faux départ, vous devriez y trouver votre compte, et faire partager votre enthousiasme avec quelques petits agités de votre acabit, quitte à griller la couverture de ces gones qui ont encore beaucoup à apprendre sur le meilleur moyen de passer inaperçu. De toute façon, comme ça m'étonnerait qu'ils aient décroché leur permis de tuer, il n'y a pas péril imminent.

ONE WAY SYSTEM : Car bombs in Babylon (CD, Mass Productions - www.massprod.com)

Le punk est parfois une longue école de patience, comme en témoigne ce nouvel album des anglais de One Way System. "Car bombs in Babylon" a paru à l'origine en 2019, en autoproduction, sur un très beau vinyl jaune fluo. A l'époque, c'était le premier album du groupe depuis 20 ans, quand même. One Way System s'étant formé en 1979, ayant splitté en 1986, avant de se reformer en 1995. "Car bombs in Babylon" est également le premier album du groupe avec son dernier chanteur en date, Jay Susel, en place depuis 2007. Mass Prod vient donc de sortir la version CD de ce LP, 23 ans après le dernier disque du groupe réalisé par le label rennais, le EP "Search your soul" (en vinyl violet pour les puristes). C'est clair, groupe et label ont pris leur temps pour contourner les obstacles discographiques inhérents à l'autoproduction et à l'indépendance systémique. Une chose est sûre, l'existence même de ce disque prouve une amitié durable et indéfectible entre les anglais et les bretons, qui dure depuis au moins la chute de l'Empire Romain, et les péripéties de ce bon roi Arthur, par chevaliers interposés. Quand, en plus, vous ajoutez à ça la grande fraternité de l'international punk, vous arrivez à cette petite pépite de street-punk qui n'a rien perdu de sa virulence ni de sa rage. Pas mal pour un groupe sur la brèche depuis plus de 40 ans. Là où d'autres se font volontiers changer le sang pour atténuer les outrages du temps, One Way System préfèrent de bonnes, larges et régulières transfusions de bière pour une régénération non-stop. Au moins point n'est-il besoin de saigner à blanc ses fans pour y parvenir, il suffit juste de leur payer une pinte au bar après un bon concert sudoripare et brûleur de calories. Notons quand même que, si ce CD se veut la version numérique du vinyl, il existe néanmoins quelques différences dans le track-listing, qui omet 2 des titres initiaux, mais en ajoute 3 nouveaux. En conséquence, les 2 versions s'avèrent indispensables pour les complétistes que vous êtes, bande de petits galapiats, on vous connaît bien depuis le temps que vous êtes aux basques d'un des meilleurs groupes punks d'outre-Manche, on sort du même moule.

INTERNET

Le label allemand **Still Unbeatable** vient de faire paraître un nouveau single d'**Eddie Mooney and the Grave**, avec un nouveau titre, "Lock down baby", de circonstance en ces temps d'emprisonnement généralisé, couplé avec un morceau de 1979, "Working man", de quoi apprécier l'évolution musicale du lascar, à 40 ans d'intervalle, évolution pas si radicale d'ailleurs, tant sa power-pop reste fraîche et sémillante : <https://stillunbeatablerecords.wordpress.com> @@@ En ces temps troublés où, faute de concerts, il devient difficile de vendre des disques, vu que les disquaires, eux, ont fermé boutique depuis bien longtemps, le label suisse **Voodoo Rhythm** préfère se focaliser sur les rééditions, en attendant des jours meilleurs. Ainsi en est-il du premier mini album de **Roy and the Devil's Motorcycle**, "Good morning blues", initialement paru en 1996 en 10", que le label vient de ressortir en 12" et en CD, une bonne occasion de (re) découvrir le psyché-punk du trio suisse. De même, l'album "Surreal folk blues gospel trash Vol. 2" du **Reverend Beat-Man**, épuisé depuis longtemps, bénéficie d'une troisième édition, vinyl et CD : www.voodooorhythm.ch @@@ Le massacre de la culture par notre petit maréchal Macron touche aussi le punk. Les sorties se font rares (au propre comme au figuré), du coup **Que Vive Le Rock Libre** se réduit comme peau de chagrin. Le n° 57 de la newsletter ne tient plus que sur un A5 recto. Ça fonce aussi vite que les glaciers himalayens. Le reste, c'est le catalogue VPC **Protesta**, de quoi garnir les rayons de votre discothèque avant que nos salopards de dictateurs n'interdisent aussi les disques : <http://traumasocial.fr> @@@ Chez **Deviance**, on ne se laisse pas abattre (paradoxal au pays des bûcherons), avec 3 sorties récentes, le premier LP de **Plague Thirteen** (dark-crust belge, avec rab de frites), le split LP **Hello Darkness** (dark-crust français) et **Ocaso** (crust allemand), et le deuxième album de **Lorelei** (punk-rock français). Peut-être pas la franche rigolade, mais de quoi vous prémunir contre tous les virus, connus, inconnus et en devenir : www.deviancerecords.com @@@ Chez **Bitume**, entre 2 enrobages, on réédite, en CD, l'album "Summer monstrous" d'**Alvarez**, le projet solo du guitariste Serbe **Velibor Nikolic**. Un concept album qui navigue entre ambient et noise : www.bitume.cla.fr @@@ Chez **Dirty Punk** aussi ça réédite, comme l'intégrale de **No Class**, groupe punk de Longwy des années 80, sur un LP en vinyl blanc avec le CD en prime, "Rien à faire". Ça va verser sa petite larme nostalgique chez les sidérurgistes : www.dirtypunk.fr @@@ Entre une côtelette et un faux-filet, **Mad Butcher** peut aussi vous découper du disque. Parmi les derniers bestiaux livrés, **Mr. Review**, **the Boys**, **the Rebels**, **Klasse Kriminale**, **Red London**. Pensez à réserver les nonosses pour votre chien à punk : www.madbutcher.de @@@ www.makingtime.co.uk/groups.html

Si vous vous intéressez au rock anglais sixties, cette URL devrait vous interpeller, puisque le webmaster a choisi le titre d'une chanson de **Creation** pour en faire sa raison sociale. Pour ceux à qui ça ne dirait rien, sachez que **Creation** était le groupe d'un guitariste fabuleux, **Eddie Phillips**, qui fut l'un des premiers à jouer de la guitare avec un archet de violon. A ma connaissance, il fut en tout cas le premier à enregistrer des disques en utilisant cette technique, même s'il s'est fait piqué sa trouvaillie par **Jimmy Page**, qui l'expérimentera d'abord avec les **Yardbirds**, avant d'en faire l'un des gimmicks les plus médiatiques de **Led Zeppelin** ("Whole lotta love" notamment). Comme pour beaucoup d'autres choses, Page ne fut qu'un habile copieur, talentueux certes, mais copieur quand même. Bref, ce site est consacré à la scène rock anglaise des années 60. Une scène bien exsangue aujourd'hui, qui n'est plus qu'une coquille vide, mais qui, à l'époque, a juste sauvé le rock du désastre vers lequel le business américain était en train de le précipiter. Sans les **Beatles**, **Rolling Stones**, **Who** et autres **Kinks**, on serait aujourd'hui en train d'écouter les descendants de **Frank Sinatra**, **Fabian** ou **Bobby Rydell**, ce que je ne souhaiterais pas à mon pire ennemi. Bien que, en France, ce soit notre lot quotidien. Mais on sait que fromage, béret, baguette et picrate n'ont jamais fait bon ménage avec rock'n'roll et guitares électriques. Comme d'aucuns donnent au denier du culte, ce site honore la mémoire des principaux groupes anglais d'une décennie magique, avec chacun sa fiche signalétique contenant biographie, discographie, liens Internet et bibliographie, puisque les journalistes anglais n'ont pas hésité à écrire des bouquins entiers sur la plupart de ces groupes, même si ceux-ci n'ont pas toujours connu la notoriété internationale. Là encore, ça nous change de nos scribouillards hexagonaux, qui préfèrent s'écharper en d'interminables querelles de clochers pour savoir qui de l'oeuf rock ou de la poule roll était là avant tout le monde. D'**Action** aux **Zombies**, en passant par les **Muleskinners**, **John Leyton**, **King Crimson**, les **Hollies**, les **High Numbers**, les **VIP's**, les **Equals**, **Them**, les **Easybeats** (des Australiens, mais ça reste des cousins), **Screaming Lord Sutch**, **Chicken Shack**, **Cliff Richard**, **Bonzo Dog**

Doo Dah Band, **Remo Four**, les **Animals** ou **Nice** (au hasard), vous deviendrez vite incollable sur le sujet. A condition que vous parliez un minimum anglais, quand même, faut le mériter. C'est clair et explicite, le savoir-faire à l'anglaise quoi.



www.hominides.com

Sur un seul site web, voici un panorama complet sur l'histoire de l'évolution de l'**homme** sur Terre. Pour les autres planètes, on manque encore un peu de documentation. Un homme qui n'est qu'un gamin au regard de l'évolution de la vie en général. Une vie apparue entre 3,5 et 3,8 milliards avant nous-mêmes. A ce niveau là, même une imprécision de 300 millions d'années, c'est une broutille. A titre indicatif, les dinosaures ont prospéré pendant 165 millions d'années, une rigolade, et nous, misérables créatures bipèdes, ne pouvons guère faire remonter notre arbre généalogique au-delà de 7,5 millions d'années, ça frise le ridicule. Pour autant, les paléontologues, à l'instinct grégaire prononcé, comme tout homme qui se respecte, n'hésitent pas, parfois, à faire dans le nominal dès qu'ils découvrent un fragment de mâchoire où un bout de clavicule, histoire de faire comme si ces ancêtres étaient bien de la famille. On connaît ainsi le petit nom largement posthume de **Toumaï**, à ce jour le plus vieil hominidé découvert, qui souffle ses 7,5 millions de bougies comme une fleur, **Orrorin** (6 millions), **Abel** (3,5 millions) ou **Lucy**, peut-être la plus célèbre de tous (3 millions). Aujourd'hui, **homo sapiens**, c'est-à-dire, vous, moi, nous, est le dernier représentant du genre humain sur Terre, même si humains on peut se demander si certains le sont vraiment, mais c'est une autre histoire, qui sera peut-être écrite dans quelques millions d'années supplémentaires, s'il reste des archéologues pour essayer de faire parler nos propres ossements. Mais, si nous sommes le stade ultime de l'évolution (ce qui fout les jetons en fait), vu le merdier que nous avons créé, c'est quand même de peu, si l'on considère que notre dernier concurrent, l'**homme de Néandertal**, tondait encore sa pelouse pour nous empêcher de dormir le dimanche matin il n'y a que 30 000 ans. Ca s'est joué à pas grand-chose. Encore peut-on considérer qu'il n'a même pas complètement disparu, puisque, dans les populations d'origine européenne et asiatique, nous possédons tous entre 2 et 3 % de ses gènes, ce qui tendrait à prouver que ça a fricoté dur dans les grottes entre les 2 races à une certaine époque. Ce site a schématiquement vocation éducative et vulgarisatrice, en offrant un aperçu succinct des "évolutions de l'homme", comme le rappelle son sous-titre. Parmi les grands axes autour desquels s'articulent ces pages : la chronologie, qui est l'exposé incontournable du problème ; les 2 grandes théories qui continuent de s'affronter sur le sujet, l'évolutionnisme, telle que supputé par Darwin, et le créationnisme, tel que professé par tous ces abrutis de religieux, ce qui ne laisse pas de m'étonner à l'époque actuelle ; l'arbre généalogique de tous ces ancêtres plus ou moins directs ; tout un tas de dossiers plus spécifiques, mais très diversifiés, comme l'alimentation, l'habitat, le feu, les outils, la sexualité, les maladies, la chasse, la mort, etc ; l'art préhistorique, pariétal, rupestre et mobilier, puisque de nombreux témoignages sont parvenus jusqu'à nous. Toutes ces pages ne sont qu'un survol de la question, le site donnant de nombreuses références bibliographiques pour approfondir nos connaissances en fonction de nos centres d'intérêt. Sont aussi listés de nombreux musées, essentiellement en France, mais aussi à l'étranger, même si ça tombe un peu mal en ce moment, nos crétiens de dirigeants ayant trouvé le moyen ultime pour nous empêcher de nous cultiver, tout fermer. Il ne s'agirait pas qu'ils s'aperçoivent qu'on puisse être plus intelligent qu'eux, ce qui n'est pas bien difficile. Mais

je m'enflamme, et ça n'est pas bon pour mon coeur, je sais. A défaut de savoir où on va, ce site permet au moins d'avoir une petite idée d'où on vient, et ça n'est pas forcément glorieux pour les générations actuelles, même si ça n'était pas le but recherché. Autre avantage, c'est moins rébarbatif qu'un cours d'histoire à l'école ou au collège, sauf à avoir un prof un peu plus concerné et intéressant que la moyenne.



The LUXURIOUS FAUX FURS : Like a real shadow (CD, Mandinga Records)

Le toc est une notion toute relative, on peut avoir le faux luxueux, voire même luxuriant, tout n'est qu'une question d'apparence. Les Luxurious Faux Furs ne sont qu'un simple duo guitare-batterie, ça ne les empêche pas de faire dans le haut de gamme, un garage-blues poinçonné comme un fusil de sniper, de quoi dézinguer les trucs les moins fréquentables des bayous louisianais, le groupe étant aujourd'hui basé à New Orleans, après s'être formé à New York en 2011. Pas étonnant que la musique des Luxurious Faux Furs rappelle les miasmes putrides des marigots, ce que, en d'autres temps, on aurait appelé du swamp-blues. Une musique lancinante comme une mélodie vaudoue, rampante comme une mocassin d'eau, poisseuse comme un poisson-chat, qui se déroule progressivement sur un rythme monolithique, avec une guitare qui ne suit guère plus qu'un unique accord, et une voix, ou deux, qui pêche plus qu'elle ne chante. On retrouve même quelques incantations sataniques là-dedans, comme les chœurs stoniens à la "Sympathy for the devil" de "Don't throw your love away", plus de 6 minutes de mise à sac d'une histoire d'amour déviante. Une spécialité des Luxurious Faux Furs, qui, de même, vantent les mérites de l'union sans contrainte dans les près de 8 minutes de "Open marriage". Ces deux là aiment à se vautrer dans d'hypnotiques bacchanales sous champignons plus ou moins comestibles, au milieu de créatures dont on préfère ne pas connaître la généalogie. Entre batailles de polochons lestés de plomb et cuisine familiale à la strychnine, ils ont des hobbies assez peu usuels, raison de plus pour nous faire part de leurs impressions à chaud. Leurs reprises, 3 sur cet album, sont aussi obscures qu'une tourbière, allant chercher leur pitance chez les Hightower Brothers ("Seat in the kingdom"), un groupe de gospel familial originaire de Floride, le pays des Everglades, on reste dans le saumâtre, John Lee Hooker ("Send me your pillow"), dans sa période soul et rhythm'n'blues du début des 60's, ou Kid Prince Moore ("Sign of judgment"), pionnier d'un blues d'influence ragtime qui n'a enregistré qu'une poignée de chansons à la fin des années 30. On est loin de la ratatouille du blues mainstream qu'on entend trop souvent de nos jours. Jessica-Melain, la batteuse, et Josh Lee Hooker (je parierai qu'il s'agit de son vrai nom en plus), le guitariste, sont nés quelques décennies trop tard, heureusement qu'il y a les disques pour se souvenir que, voilà presque un siècle, le blues était vraiment la musique du diable, ou, à tout le moins, de ses diabolotins. Ce second album risque de ne pas être des plus faciles à trouver dans nos contrées, puisque paru sur un label brésilien, mais à coeur vaillant rien d'impossible.

E-ZINE

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Même présentation que le zine papier, mais avec la couleur en plus. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers.

FUZZ THEORY : track & eat (CD, Blackout Prod/Opposite Prod)

Les théories, c'est comme le reste, on en fait un peu ce qu'on en veut, on les adapte, on les refond, on les transforme, et on en délivre sa propre interprétation. Comme Fuzz Theory, qui ne garde de la sonorité fuzz que le côté abrasif, mais qui n'en fait pas un dogme, au point de ne même pas l'utiliser. De la distorsion, oui, de la saturation, d'accord, de l'énergie, OK, il y a tout ça dans le stoner-punk-rock de Fuzz Theory, un mix musical qui fait des ravages du côté des acouphènes, et on aime quand ça fait mal, c'est notre côté masochiste. Parmi les 3 membres du groupe, on remarque le chanteur et guitariste Nicolas Caballero (pour ne pas dire cowboy ?), qui, dans une vie pas si lointaine, oeuvrait au sein de Gravity Slaves ou de Brokken Roses, normal donc que ce nouveau groupe fasse dans l'intense et le velu, l'atavisme, ça ne pardonne pas. Faites manger des frites aux bébés belges, ils en mangeront le reste de leur vie. Faites avaler un fond de calva aux bébés normands, ils picoleront jusqu'à la fin de leurs jours. Faites écouter du rock grassouillet et rondouillard à un musicien en herbe, il vous pondra de l'arpège de bulldozer et de l'accord de Caterpillar jusqu'à s'en faire péter les tympanes. C'est comme ça, on n'y peut rien, on n'échappe pas à son destin. Alors autant la prendre en main sa condition de chevalier électrique, de sigisbée vigoureux, de ferrailleur bruitiste. Chez Fuzz Theory, on a le rock coopératif, si la guitare charge sabre au clair, si la batterie assure le soutien logistique, c'est la basse qui lamine le terrain façon tectonique des plaques épidémique, c'est à la mode en ce moment. Si derrière Attila l'herbe ne repoussait pas, derrière Fuzz Theory même les vers de terre courent se réfugier dans les jupons de leurs garces de mères, même les taupes crient merci et demandent grâce, même les fourmis s'égaillent en un exode aussi massif que définitif. Plus efficace que les néonicotinoïdes et plus écolo que Monsanto. Orléans commence à ressembler de plus en plus furieusement à une nouvelle Rome du rock hexagonal, on a fondé des empires sur des bases moins solides par le passé.

Les MARTEAUX PIKETTES : Racine carrée de vos utopies (CD autoproduit - www.lesmarteauxpikettes.com)

Sans tambour ni "Trumpette", les Marteaux Pikettes taillent la route au forceps, comme quand ils posent leur groupe électrogène et leurs instruments sur le trottoir pour jouer au passage d'une manif, véridique. Après une quinzaine d'années d'existence aussi chaotique que la vie dans un squat, le groupe sort son deuxième album, ce qui n'était pas forcément gagné au départ. Autoproduit l'album, ou "do it yourself" comme disent nos voisins anglais, et c'est encore plus vrai depuis le brexit. C'est leur côté pieux, "In punk they trust". Faisant fi d'une quelconque clause de confidentialité, les Marteaux Pikettes espèrent toujours pouvoir s'exprimer partout et n'importe où, de préférence là où on les attend le moins, mais où ils peuvent le plus, que ce soit dans votre salon ou dans un bar paumé au fin fond du Kansas. Vous aurez compris que le groupe a plutôt tendance à faire du punk pour balancer ses petites rengaines à l'énergie évidente, ce qui est nettement plus adapté que la bourrée auvergnate. Encore que, quand on voit ce que les celtes (Bretons ou Irlandais en tête) sont capables de faire avec leurs bousins traditionnels aux sonorités pourtant guère en rapport avec une Gibson et un Sovtek, on se dit que les Marteaux Pikettes pourraient aussi bien faire d'Aristide Bruant un chantre punk avant l'heure. Ne trouve-t-on pas un clin d'oeil plus qu'appuyé à Léo Ferré ("Choux de Bruxelles") ? Les textes ayant une importance vitale dans le processus créatif du groupe, même quand on n'y comprend rien, comme "Yaka", chanté dans une sorte de volapük abscons. Est-ce même une vraie langue ? Pour la première fois, on ne trouve aucune reprise sur ce disque, une nouveauté pour un groupe habitué à nous faire réviser nos classiques, Bernadette Soubirou et ses Apparitions, Suzi Quatro, Stooges, Motörhead, Heartbreakers, mais ça c'était avant, quand il fallait encore se chercher et trouver sa voie. Aujourd'hui, à coups de travaux de voirie, les Marteaux Pikettes sont parfaitement capables de philosopher sans en référer aux grands anciens, ou presque. Dussent-ils pour cela pratiquer l'anaphore ou la redondance, figures de style fort appréciées de Steph, la chanteuse au verbe haut et au débit de mitrailleuse, dont elle posséderait la létalité si les mots étaient des armes. Pour le reste, il ne vous reste plus qu'à résoudre le petit problème posé dans le titre de cet album, et vous verrez tout un univers s'ouvrir à vous. Enfin, univers, peut-être pas, mais au moins un petit coin de paysage. Rome ne s'est pas faite en un jour, les Marteaux Pikettes non plus.

BYE BYE THERESA : Second souffle (CD autoproduit)

Pour paraphraser René Magritte, on pourrait dire que le groupe Bye Bye Theresa "n'est pas un groupe", du moins, s'il le fut à ses débuts, il ne l'est plus maintenant, puisque, suite à une litanie de départs, seul le chanteur-guitariste Benjamin Richard a mené à bien l'enregistrement de ce premier album, un peu comme s'il était en liberté conditionnelle. Même s'il s'est fait aidé par quelques amis, ramassés à droite à gauche. Un projet moult âprement mené à bien, qui s'articule essentiellement autour de la guitare et de la basse. Sans batterie, remplacée par une machine, avec quelques claviers pour lier le tout. Heureusement, ces claviers ne sont pas trop envahissants, ce qui aurait pu s'avérer rédhibitoire pour un groupe qui s'inscrit dans une filiation rock français qui peut vite flirter avec la variété si l'on n'y fait pas trop attention. Ca n'est pas le cas, même si une reprise de Suprême NTM ("Laisse pas traîner ton fils") aurait pu se révéler fatale. Au moins Bye Bye Theresa ne nous inflige-t-il pas le copier-coller rap, avec son phrasé hautement calamiteux, pour adapter le truc en version rock. Ouf ! Pour ce qui est de la caution rock, voire punk sur les bords, il faut la chercher chez Spi (OTH, Naufragés, Salut Les Anges), qui a joué au directeur artistique dans l'affaire, Bye Bye Theresa reprenant "Poussière d'étoiles" des Naufragés pour officialiser cette collaboration, et en appelant volontiers aux mânes d'OTH dans "No past". En faire plus, ça aurait viré hagiographie. Au final, si "Second souffle", pour symboliser un nouveau départ pour ce qu'il reste de la notion de groupe, n'est pas le disque du siècle, il se montre suffisamment convaincant pour nous faire tendre l'oreille, avec une poignée de titres imparables, "Theresa vous aimera toujours" ou "Je me fous de savoir", pour leurs mélodies enlevées et enjouées, "On t'emmerde", pour son texte sagace. Après, la question qui me taraude, c'est de savoir si les gants de boxe sont à prendre au premier degré, ce qui ne semble guère gêner la jeune fille au verso du digipack pour jouer de la guitare, comme ça n'a jamais empêché Coluche de jouer du violon. Ca se tient.

BYE BYE THERESA



Second souffle

GNÔ : Stereofish (CD, Millenium Art & Music)

20 ans d'existence, et cinquième album pour Gnô. Prononcer "nio" apparemment, et non pas "gueno", ça peut aider de le savoir, afin de ne pas froisser les susceptibilités au moment de scander leur nom lors des rappels en concert. Quoique, en ce moment, ce genre d'impair ne risque pas de les perturber, on verra ça dans 10 ans. A la base, Gnô avait pour but de tricoter l'énergie du métal avec la suavité de la pop. Je ne sais pas ce qu'il en était sur les premiers albums, ne les ayant jamais écoutés, mais, sur cette nouvelle étude, on ne retrouve guère ces influences, même avec une guitare à 7 cordes et une basse à 5 cordes (voire 6 ou 8, ce qui commence à causer), apanage des groupes néo métal, même avec de parcimonieuses parties de claviers, pas trop envahissantes, c'est heureux, comme un simple surlignage des points essentiels. En fait, on a surtout un bon gros rock'n'roll, peut-être pas très innovant, mais salement efficace, ce qui est déjà beaucoup. Des guitares imposantes mais pas adipeuses, et une section rythmique qui fait le boulot avec soin, on n'en demande pas beaucoup plus pour passer une petite heure à dodeliner de la caboche et à se secouer les arpions en cadence. Même les soli, assez métalliques eux, sont suffisamment concis pour ne pas avoir à jouer du massicot. Le petit plus de Gnô, c'est que tout

le monde est capable de chanter, et ils ne s'en privent pas, ce qui donne parfois des harmonies vocales qui vous remplissent l'espace sans qu'il soit besoin de recourir à la figuration. Restent les titres lents, relents des tics métal, qui me font toujours bâiller d'ennui, mais bon, 2 ou 3 sur les 13 que compte le disque, ça n'est pas trop rédhibitoire. Vous pouvez toujours aller pisser ou vous décapsuler une bière en attendant, comme pendant la pub à la télé, sans que ça vous fasse rater quelque chose d'important. A moins, bien sûr, que vous soyez en plein câlin en écoutant le truc, auquel cas ça vous permettra de souffler un peu avant de retrouver votre rythme de croisière. La musique, ça s'adapte à n'importe quelle situation. Il n'y a pas d'exclusive.

DUSK OF DELUSION : World at war (CD, Fantai' Zic)

Suite logique de l'album "Watch your 6" paru il y a pile un an, ce nouvel EP poursuit son analyse de la Première Guerre Mondiale via le regard de quelques-uns de ses belligérants, s'attardant surtout sur les méthodes brutales employées par la plupart des pays impliqués dans ce qui est devenu, au regard de l'histoire, la première guerre véritablement industrielle, dans tous les sens du terme, eu égard au matériel employé, mais aussi aux massacres systématiques, de militaires comme de civils. Ici, c'est surtout à la périphérie du conflit que Dusk Of Delusion tourne ses regards, évoquant le génocide arménien, perpétré par les Turcs, les bataillons africains de l'armée française, l'engagement, tardif mais décisif, des Etats-Unis, la "vie" dans les tranchées. En bons mercenaires, le groupe reste fidèle à un néo-métal plutôt énergique et énervé, avec un poil de thrash ou un soupçon de heavy. Jusqu'à la reprise finale de "In the army now" de Status Quo, un thème ad hoc au regard du concept du diptyque "Watch your 6/World at war", bien que ça ne soit pas le meilleur morceau du couple Parfitt/Rossi, c'est même à partir de là (1986) que les disques du groupe vont grandement perdre de leur intérêt, mais l'intensité de l'interprétation de Dusk Of Delusion leur évite l'écueil de la cover servile et gnan-gnan, ce qui la rend, par contre-coup, admissible, on l'a échappé belle, pas comme les 20 millions de morts de la "Grande" guerre (à peu près autant de civils que de militaires, qui, de toute façon, dans leur énorme majorité, n'étaient jamais que des civils envoyés de force au front). Un chiffre qui sera pourtant à relativiser 25 ans plus tard, quand les Hitler, Staline et autres Hiro-Hito auront décidé de jouer à celui qui avait la plus grosse, ou à celui qui pissait le plus loin. Faisant presque passer la répétition générale de 14-18 pour une aimable plaisanterie. L'humanité est décidément pleine de ressources insoupçonnées.

KRASS KEPALA/FERAL STATE/RAVAGE/LAWFUCKER (4 way split LP, Warzone/Up The Punx Records/Urinal Vinyl Records/ Mass Productions)

Attention : OSNI (Objet Sonique Non Identifié) en approche ! Un truc qui a fait un sacré périple avant de tomber sur nos platines. Un fourbi sans titre, avec 4 groupes (2 indonésiens, 2 britanniques, pas banal comme équipage), et qui tourne en 45 tours alors qu'il a tout du format album. On peut difficilement faire plus inclassable. D'ailleurs moi qui suis un parangon de l'ordonnement et de la classification, j'ai eu un mal de chien à le caser dans ma discothèque si bien rangée. Je ne vous dirai pas comment je m'y suis pris, débrouillez-vous tout seul. Chacun sa croix et son fardeau. Si vous avez tout bien lu jusqu'ici, vous aurez donc noté que le disque tourne plus vite qu'un album lambda, ce qui devrait vous fournir une bonne indication de l'énergie dégagée par les 4 groupes, qui sont tout sauf paisibles, à part quand ils dorment, et encore, j'ai des doutes. C'est du punk tendance hardcore, et ça n'amuse évidemment pas le terrain, à se demander même si tous ces braves gens ont bien intégré des mots comme freiner ou ralentir dans leur vocabulaire. Ils ont dû sauter quelques cours dès l'école primaire. La curiosité, pour les occidentaux que nous sommes, reste les 2 groupes indonésiens, originaires d'une dictature islamique où il ne doit pas être facile tous les jours de faire du punk, mais ils résistent et s'obstinent, tant mieux, ce qui est facile à dire quand on n'est pas directement confronté au problème. Ou pas encore, au train où progresse l'intolérance religieuse, y compris chez nous, on n'est peut-être plus à l'abri pour très longtemps. J'avais découvert Krass Kepala grâce à l'article consacré à la scène indonésienne dans le numéro 5 de "Punkulture", l'excellent zine édité par Mass Prod, et grâce au CD fourni avec ce numéro, qui proposait un titre du groupe. Mais Ravage n'est pas en reste, peut-être même un peu plus violent encore, en tout cas nettement plus hardcore que punk. Du genre à vous dégligner la trompe d'eustache au premier accord. Pour ce qui est des grands-bretons, Feral State, de Leicester, n'est pas non plus du genre à se lamenter sur son sort, c'est même

le seul groupe de cette sélection à balancer 5 titres (contre 3 chacun pour les autres). Quant à Lawfucker, de Belfast, on sent bien qu'ils en ont, eux aussi, gros sur la patate, avoinant un hardcore qui ne fait ni quartier ni prisonniers. Il est vrai que la vie en Ulster est loin d'être un long fleuve tranquille, ce qui laisse des traces. Un disque qui ne dépare pas sur mes rayonnages, en vinyl vert, qui n'est pas ma couleur préférée, mais je peux me faire violence, ça reste ton sur ton avec la musique, et ne pas bloquer sur l'apparence pour mieux apprécier le son, même du style bourre-pif foudroyant.

DEE CRACKS : Attention ! Deficit disorder (CD, Monster Zero - www.monsterzerorecords.com)

Attention ! Ce disque est peut-être la marque d'un déficit chronique (déficit de quoi, c'est une affaire dont on ne sait rien), il est surtout l'acte fondateur de deux petites entreprises punk autrichiennes qui ont pas mal prospéré depuis. En 2010, le label Monster Zero produit sa première référence album avec "Attention ! Deficit disorder", album qui est aussi le premier effort au long cours du groupe Dee Cracks (nés en 2007 des cendres des Cretins, formés en 2003). Une naissance gémellaire qui a fait quatre papas heureux, Kevin, de Monster Zero, et les trois loustics de Dee Cracks. On imagine aisément la maternité noyée sous la bière et le schnaps, pour une fiesta pas vraiment solennelle. Aujourd'hui, Dee Cracks sont peut-être passés sous l'estampille Pirates Press, ils n'ont pas renié leur famille biologique pour autant, d'où la volonté commune du groupe et de Monster Zero de repasser cet album pour fêter dignement ce double dixième anniversaire. Quand on fait du punk, on ne se décourage jamais, on voit toujours au-delà du prochain virage, contrairement au cliché "no future" trop souvent associé au mouvement. Pour l'occasion, en sus des quatorze titres d'origine, le gâteau s'offre deux morceaux bonus. Seize pépites de pur pop-punk, avec de vrais morceaux de punk'n'roll dedans, qui déboulent pied au plancher. Sans crier gare à l'époque, sans surprise aujourd'hui, forcément, du moins pour ceux qui avaient déjà eu l'opportunité de faire leurs choux gras de ce morceau de barbaque plutôt saignant. Dee Cracks sont tombés dans la marmite Ramones étant petits, ils ne s'en sont jamais remis. Mais, contrairement à Obélix, ils peuvent retourner piocher dans le chaudron dès qu'ils en ont envie, sans attendre une éventuelle faiblesse, qu'ils n'ont, pour l'heure, jamais connue. Ce qui fait que, chope de potion après pinte de fortifiant, ils ont atteint une sorte d'état d'invulnérabilité et d'invincibilité qui les autorise à continuer à aligner leurs trois accords séminaux, leur meilleure arme contre un envahisseur qui tente de vaincre leur résistance à grands renforts de variété putassière, de pop lavasse ou de r'n'b incommodant. Tout le spectre musical est occupé par cette daube ? Tout ? Que nenni ! S'il ne reste que trois irréductibles, ce seront Dee Cracks. Bien que les annales ne précisent pas qui de Matt DeeCrack, de Mike DeeCrackus ou de Paul Coyote collectionne les casques pris à l'ennemi. Si vous avez raté le premier épisode de la série il y a dix ans, vous avez droit au rattrapage aujourd'hui, ne vous laissez pas avoir une seconde fois. L'histoire repasse parfois les plats, elle ne le fait cependant pas indéfiniment.

STATELESS : Humanity loss (LP, La Société Pue Prod/Ronce Records/Keponteam/Misericord/Mass Productions/Spit It Out Prod/Warhead Punx Records/Sick My Duck/Alternative International Movement/Bourre Pif Records/General Strike)

Un peu de street-punk, beaucoup de hardcore, voilà comment se présente le premier album de Stateless, groupe qui nous vient de Mantes La Jolie, joli coin de campagne banlieusarde où les punks poussent comme des iroquoises (souvenons-nous d'Happy Kolo, par exemple), où les brigands modernes préfèrent empoigner des guitares électriques que brandir gourdins et surins, et où le mode d'expression principal tient en 2 accords et quelques couplets et refrains avoïnés avec plus de célérité qu'une bordée d'injures. En revanche, pour le baiser de paix, c'est peut-être pas la latitude la plus appropriée. Rien n'est parfait en ce bas monde. Dopés à la bière de contrebande, Stateless ne sont pas du genre à prendre des gants pour assaisonner leur punk déjà bien sournois de sonorités plus explosives qu'une caisse de piments avariés. S'il y avait un Prix Goncourt de la poésie punk urbaine, ils décrocheraient la timbale d'autant plus aisément qu'il n'y aurait guère de concurrence pour venir les chatouiller sur leur terrain. Stateless sont peut-être des apatrides de l'arpège irascible, ils n'en défendent pas moins leur pré carré avec autant d'amabilité qu'une tigresse ses petits. Sans sommation. Pas question que les forbans vous préviennent de leurs intentions. Le diamant à peine posé sur le premier sillon de ce beau vinyl mauve marbré, vous vous prenez la déflagration en pleine gueule,

et pas question de moufter, sinon, ils vous en collent une autre pour vous redresser les ratiches. En même temps, quand on sait que ce disque a été enregistré, mixé et masterisé par Steph Tanker (un stakhanoviste du gros son qui dégouline de partout), le guitariste de Human Compost, on se doute que Stateless ne risquait pas d'être la dernière découverte de "The Voice", ni les prochains représentants de la France à l'Eurovision, il y a une certaine logique dans tout cette punkitude noire comme un polar hard-boiled, livrée sous une très belle pochette... noire (beaucoup) et blanche (un peu).

L'ENCYCLO DÉGLINGO DE LÉO

FIBROSCOPE

Caméra qui se faufile dans les recoins les plus reculés de l'anatomie humaine pour tourner des films plus que X. Le fibroscope est à la médecine ce que la fibre optique est à Internet, une avancée technologique dont la devise pourrait être : Plus haut, plus vite, plus loin, plus fort. En gros, le fibroscope, comme son nom l'indique, n'est rien d'autre qu'un morceau de fibre optique au bout duquel on a fixé une caméra. Conséquemment, la souplesse et la ténuité du bazar lui permettent de s'introduire dans n'importe quel trou du corps humain pour aller voir ce qui se passe à l'intérieur. Et quand je dis n'importe quel trou, je n'exagère pas. Si, comme tout le monde, vous possédez une bouche, des narines, des oreilles, un anus, vous pouvez fort bien, dans l'absolu, voir s'y glisser un fibroscope aussi subrepticement qu'un grain de poussière ou un moucheron (option motard heureux). J'imagine que le vagin ou le méat, ça marche aussi. Peut-être même les pores de la peau si ça se trouve. Si ça n'est pas encore le cas, ça arrivera un jour. Imaginez les possibilités cinématographiques d'un tel appareil. Collez un fibroscope sur la bite d'un acteur porno et vous pourrez filmer un orgasme de l'intérieur. Enfilez un fibroscope dans la bouche d'un tribun en plein discours et vous pourrez voir le travail de sa glotte et de ses amygdales pendant qu'il s'énerve après un opposant politique. En bonus, vous pourrez toujours savoir ce qu'il a mangé avant de monter sur l'estrade. Insinuez un fibroscope dans l'anus du premier péquin venu et vous pourrez étudier la vie et les mœurs de son ténia familial, mieux que les reportages sur les éléphants d'Afrique de National Geographic. Incroyable ce que le fibroscope ouvre comme perspectives à tout un tas de petits métiers dont l'activité devient un tantinet ennuyeuse au fil du temps. Parce que l'usage du fibroscope ne se limite pas au corps humain, ou animal, foin de spécisme. On l'utilise aussi bien en mécanique, pour aller voir ce qui se passe à l'intérieur d'un moteur en action, sans risquer de se brûler la couenne, en plomberie, quand survient un problème de tuyauterie, pour savoir où se situe le bouchon qui fait refouler du goulot votre évier d'habitude si serviable, dans le BTP, pour inspecter des combles ou des cloisons sans avoir à se coltiner les toiles d'araignées. Partout où vous avez un petit trou disponible, vous pouvez raisonnablement y glisser votre fibroscope sans risquer une accusation d'attouchement ou d'effraction. Pour peu que vous ayez un alibi idoine, c'est quand même plus prudent. De quoi changer la vie de bien des malfrats et autres pervers. Après, avec le film ainsi obtenu, on ne vous garantit pas l'obtention d'un César ou d'un Hot d'Or, faut pas exagérer non plus, un minimum de talent sera nécessaire à l'élaboration d'un scénario crédible et au montage des images. Mais un 52 minutes sur la vie intime du ténia, je serais curieux de voir le résultat.

GROENLAND

Territoire qui ne présente quasiment aucun intérêt, sauf pour les ours polaires, qui en ont fait leur cour de récréation, mais qui constitue néanmoins le premier épisode de la saga des Grandes Découvertes. Ce qui, au regard de l'histoire, n'est pas de la petite bière. La bière, justement, boisson fort prisée des Vikings, qui sont les premiers européens à poser la sandale sur la glace groenlandaise, avec à leur tête Erik Le Rouge, très probablement en 982. Un Erik habitué de longue date de la migration au long cours. Son père, Thorvald Ásvaldsson, coupable de meurtre, est banni de Norvège en 970 et s'installe au nord-ouest de l'Islande avec sa famille, dont son fils Erik. En 982, Erik est à son tour banni d'Islande pour meurtre. Ça tient de famille. Heureusement pour eux, le système judiciaire pré-féodal des Vikings ne prévoit pas la peine de mort. Cette petite distraction populaire ne viendra que bien après, avec la civilisation, marrant non ? C'est en partant toujours plus loin vers l'ouest qu'Erik « découvre » le Groenland et s'y installe, sur la côte sud précisément. En fait, il ne part pas totalement vers l'inconnu. Il est probable qu'il a entendu parler des voyages du Norvégien Gunnbjörn Ulfsson qui, aux alentours de 900, lors d'une traversée entre la Norvège et l'Islande, a été dérivé loin vers l'ouest par une tempête, et aurait

aperçu de petites îles qu'on pense aujourd'hui être situées le long de la côte du Groenland. Courageux mais pas téméraire, même selon les standards vikings, Ulfsson n'a pas abordé sur ces terres, se contentant de consigner le fait, et probablement de le raconter, un exploit parmi d'autres. Un autre navigateur norvégien, Snaebjörn Galti, a également précédé Erik Le Rouge, en tentant d'implanter une petite colonie au Groenland en 978. Mais sa tentative tourne au désastre au bout de quelques mois, suite à des querelles internes à la colonie, au cours desquelles Snaebjörn



Galti trouve la mort. Bah non, un Viking énervé avec une grosse hache entre les mains, mieux vaut ne pas trop le chercher, sauf à en avoir une plus grosse que lui, de hache je veux dire. En 982, Erik Le Rouge est donc le premier européen à s'installer au Groenland. C'est même lui qui baptise ainsi ce territoire, qui veut dire « Terre verte » en danois, car, à l'époque, le climat était plus clément qu'aujourd'hui, la côte est alors beaucoup moins enneigée. Erik s'installe dans une région qui correspond à l'actuelle ville de Qaortoq. En 985, au terme de ses trois années de bannissement, il retourne en Islande afin de préparer la colonisation définitive du territoire. Les Vikings embarquaient dans leurs navires et traversaient les mers aussi facilement que nous prenons le métro pour aller bosser ou la voiture pour aller rendre visite à Mamie à l'autre bout de la ville. Quelques mois plus tard, avec 450 personnes, sur une trentaine de knörir, les gros navires marchands des Vikings, il est de retour. Plus tard, la colonie fonde un second établissement, sur la côte sud-ouest, à l'emplacement de l'actuelle ville de Nuuk. Au fil du temps, et de l'arrivée de nouveaux colons, on estime qu'environ 5 000 Vikings finissent par peupler le Groenland, un chiffre plutôt respectable. La colonie va perdurer environ 400 ans, jusqu'au XIV^{ème} siècle, avant que les Vikings ne finissent par l'abandonner, sans qu'on sache vraiment pourquoi. Probablement victimes de plusieurs facteurs conjugués, le refroidissement du climat, les conflits avec les Inuits, la famine. Erik Le Rouge est mort en 1010, victime d'une épidémie dont on ne connaît pas la cause. Entre-temps, il a vu son fils aîné, Leif Erikson, né en 970 ou en 980 en Islande, « découvrir » l'Amérique en l'an 1000. Comme son père, Leif Erikson entreprend ce voyage à la suite des récits d'un marchand, Bjarni Herjólfsson, qui, vers 986, prétendait avoir aperçu des terres à l'ouest du Groenland, sans y aborder. Lors de son voyage, Leif Erikson aurait d'abord accosté sur l'île de Baffin, puis au Labrador, qu'il appelle Markland, « Pays de la forêt », en raison de sa côte boisée, en enfin sur l'île du Cap-Breton, au sud de Terre-Neuve, qu'il baptise Vinland, « Pays du vin », à cause de ses vignes, où il passe l'hiver avant de retourner au Groenland. Leif ne retournera jamais au Vinland, en revanche, d'autres Vikings feront régulièrement le voyage, au moins vers Terre-Neuve, puisqu'on y a retrouvé, à l'Anse Aux Meadows, les traces archéologiques d'une installation Viking fréquentée durant plusieurs années. Les Vikings étant de grands voyageurs, il n'est pas illogique de penser qu'ils ont aussi exploré la côte de l'Amérique, notamment la Baie du Saint-Laurent, descendant peut-être jusqu'à l'actuelle New York, voire, selon certains historiens, plus bas, jusqu'aux Caroline ou la Floride, bien qu'aucune trace archéologique ne vienne étayer ces suppositions. Leif Erikson est mort vers 1025, très probablement au Groenland, puisqu'il avait succédé à son père à la tête de la colonie, avant de transmettre la chefferie à son propre fils, Thorkell, à cette date.

INDÉFRISABLE

Coiffure assez ridicule, lointaine cousine ovine de la coupe afro. D'accord, l'indéfrisable permet de laisser accroire que sa porteur est en parfaite osmose avec la nature, mais il y a quand même des limites au mauvais goût. L'indéfrisable nous ramène aux belles heures des fifties ou des sixties, quand la ménagère de banlieue américaine ou la proto-hippie anglaise pensait encore que la sculpture capillaire représentait le nec plus ultra de sa personnalité. Chacun ses illusions.

Le cinéma a souvent représenté ces indéfrisables dans quelques-uns des plus beaux monuments de la culture trash, volontairement ou non. Prenez John Waters, tous ses premiers films ne sont rien d'autre qu'un catalogue pour coiffeurs rétros. Tout comme « Edward scissorhands » de Tim Burton. Dans un autre registre, « On her majesty's secret service », sixième opus de la saga James Bond, offre le beau rôle à Ruby Bartlett (incarnée par la très drôle et très délurée Angela Scoular, une actrice venue de la comédie, d'où sa prestation qui frise la perfection) et ses ingénues bouclettes, là où les autres « anges de la mort » de Blofeld portent le cheveu plutôt long (le film est sorti en 1969), à part la jamaïcaine Sylvana Henriques, aux cheveux crépus. Notons cependant que l'indéfrisable n'est pas l'apanage de ces dames. On connaît des hommes qui n'ont pas hésité à l'arborer, surtout au mitan des années 60. L'exemple le plus frappant, et le plus étonnant, reste Eric Clapton, durant sa période Cream. Si vous avez l'occasion de voir la vidéo de « Strange brew », tournée pour l'émission télévisée allemande « Beat Club », le 19 mai 1967, il y a de quoi se pisser dessus en matant son indéfrisable qui atteint des sommets de mauvais goût, sans compter les mimiques maniérées du guitariste, exceptionnellement chanteur sur ce titre, qui nous laissent penser qu'il avait dû un peu trop forcer sur les acides ce jour-là. N'était-ce pas dans l'air du temps ? Non, franchement, l'indéfrisable, ça reste l'un des pires trucs inventés par l'être humain au cours de ses tâtonnements, pas toujours très heureux, pour se démarquer de sa cousine animale, tout en l'en rapprochant encore un peu plus. Une sorte de transfert aller-retour de personnalité mal assumée. Rien que le mot, indéfrisable, est déjà fort ridicule en lui-même, ça doit être pour ça que, aujourd'hui, on ne l'utilise plus guère. On lui préfère le terme de permanente, pas forcément mieux, mais qui a au moins l'avantage d'insister sur les effets temporels de la coiffure, plutôt que sur son aspect purement esthétique... Enfin, esthétique... Quand on sait que l'emploi du bigoudi est obligatoire pour obtenir une indéfrisable, même les préliminaires ne parviennent pas à faire oublier la déception née de l'acte final. On en connaît qui ont divorcé pour moins que ça.

